

L'ÉVÉNEMENT

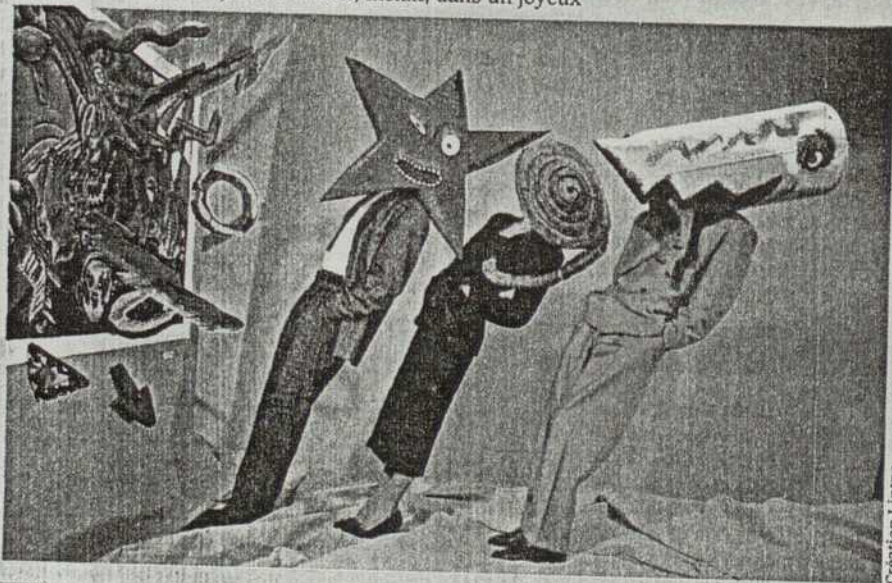
du *Deuxième*



ARTS

Pour la première fois, Paris s'offre une grande fête de l'art contemporain qui permet de voir, en vraie grandeur, avec des œuvres récentes et importantes, toutes les « stars » qui occupent le devant de la scène artistique internationale depuis quatre ou cinq ans. Avec un budget plus que décuplé, la Biennale de Paris fait peau neuve en inaugurant la grande halle de La Villette, ex-Halle aux Bœufs construite en 1867 par Jules de Méindol, un élève de Baltard. Longue de 241 m, large de 86 m, haute de 19 m, elle offre la même superficie que le Grand Palais, mais avec une souplesse d'emploi qui en fait un lieu polyvalent exceptionnel. Cette réhabilitation exemplaire fait rêver à ce que seraient devenus les pavillons de Baltard aux Halles, en plein cœur de Paris, s'ils n'avaient pas été détruits... Ce budget et ce lieu d'exception rompent d'emblée avec la tradition d'une Biennale de Paris créée en 1959, ouverte aux artistes de moins de trente-cinq ans du monde entier, qui, toujours à l'étroit, mêlait, dans un joyeux

La nouvelle Biennale de Paris



Création Linas

désordre, les envois d'innombrables commissaires nationaux, où les pays nantis côtoyaient ceux de l'Est ou du tiers monde, dans un surprenant mélange d'avant-garde et de folklore. Cette fois, rien de comparable, une prestigieuse commission internationale réduite à cinq membres a sévèrement choisi les heureux élus. Ils ne sont que cent vingt, bien moins que dans les précédentes biennales, et cela pour un espace sans commune mesure, permettant ainsi à chacun de se donner à voir plus largement, plus triomphalement. Ainsi le Buren fait 12 m de haut et utilise 650 m² de tissu, le Rückriem trois blocs de granit de 4 m de haut, le Baselitz fait 14 m de long, le Matta 19 et la sculpture en bronze d'Immen-dorff 8. Un grand spectacle qui permet non seulement de voir de grandes œuvres des grands du moment, mais qui donne lieu à une formidable confrontation, y compris pour les deux douzaines d'artistes travaillant en France et dont la plupart ont rarement été à pareille fête, tant les expositions prestigieuses qui se sont multipliées ces dernières années en Europe ou aux États-Unis, si elles faisaient la part belle aux artistes allemands, italiens ou américains, voire anglais, n'offraient aux artistes français que de rares strapontins. Il est vrai que le marché de l'art contemporain en France n'était pas assez porteur pour qu'on s'intéresse vraiment à nous et que la création française n'avait pas les promoteurs et les stratèges qu'exigeaient les grandes manœuvres de l'art contemporain. Spectatrice passive du réveil des nationalismes culturels, toute étourdie à courir après les plus éphémères et dérisoires mouvements de mode, la naïveté frivole dont la France témoignait dans cette tempête qui secoue le monde des arts depuis la fin des années 70 se solde, au moment de la redistribution des cartes, par le mépris qui la tient à l'ombre de la scène internationale. Le chemin est long pour reconquérir une place centrale. Depuis trois ans les initiatives se multiplient, à Paris comme en province, dont cette Biennale pourrait bien être le point d'orgue. Assurée pour 7 milliards de centimes, généreusement ouverte aux courants internationaux, c'est une fête enfin à la mesure des enjeux de l'art d'aujourd'hui.

Jean-Louis PRADEL

A partir du jeudi 21 mars, de 12 h à 20 h, samedi et dimanche de 10 h à 20 h, fermé le lundi. Métro Porte de Pantin.